

Traduire Leopardi

Robert Melançon

Numéro 12, printemps 2007

Lire Leopardi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, R. (2007). Traduire Leopardi. *Contre-jour*, (12), 99–100.

Traduire Leopardi

À Charlotte

« L'infini », qui est le plus connu sans doute des poèmes de Leopardi, a été écrit en 1819. « À la lune », d'abord intitulé « *La Ricordanza* », « Le souvenir », date également de 1819 ; les vers 13-14 ont été ajoutés à la main par Leopardi sur un exemplaire de l'édition des *Canti* parue à Naples en 1835 ; il n'est pas exclu qu'ils marquent une prise de distance ironique par rapport à ce poème de jeunesse. « Le soir du jour de fête » a sans doute été écrit en 1820. Ces trois poèmes sont en hendécasyllabes blancs.

« Le calme après la tempête » et « Le samedi du village », écrits en 1829, sont en vers libres. Ils appartiennent à ce que la critique léopardienne appelle les « grandes idylles ». À certains égards, leur relation avec les premiers poèmes n'est pas sans analogie avec celle que les « Tableaux parisiens » entretiennent avec la première édition des *Fleurs du mal*.

*

L'italien et le français sont séparés par leur origine commune. Ces deux langues se sont éloignées du latin par des chemins divergents, si bien que leur ressemblance occasionnelle peut égarer autant que guider le traducteur. Cette difficulté s'aggrave chez Leopardi du fait que les *Canti* sont tout pénétrés de poésie latine, de Pétrarque et des poètes du Cinquecento. Leur langue éloquente et familière, idiomatique et recherchée, sobre et sublime à la fois, fait courir à la traduction les risques opposés de la rhétorique ou de la platitude, de la préciosité ou d'un

prosaisme sans relief. On hésite donc à essayer de les traduire, surtout après avoir lu dans le *Zibaldone* tant de considérations sur l'inaptitude de la langue française à la poésie, à l'éloquence et au sublime.

Je m'y suis risqué tout de même, en m'efforçant de rendre autant que je le pouvais le mouvement du vers de Leopardi. S'il fallait proposer un équivalent musical du tempo léopardien, je suggérerais un largo de Haendel, ample et noble, ou tel andantino de Schubert, qui s'enroule et bifurque imprévisiblement. J'ai faite mienne la doctrine de Du Bellay, admirable traducteur de Virgile et de Navagero :

Il serait mal aisé d'exprimer tant seulement l'ombre de son auteur, principalement en une œuvre poétique, qui voudrait par tout rendre période pour période, épithète pour épithète, nom propre pour nom propre, et finalement dire ni plus ni moins, et non autrement, que celui qui a écrit de son propre style, non forcé de demeurer entre les bornes de l'invention d'autrui. Il me semble, vu la contrainte de la rime, et la différence de la propriété et structure d'une langue à l'autre, que le traducteur n'a point mal fait son devoir, qui sans corrompre le sens de son auteur, ce qu'il n'a pu rendre d'assez bonne grâce en un endroit s'efforce de le compenser en l'autre.

C'est dire que j'ai pris ça et là, le moins que je pouvais, quelques libertés avec la lettre du texte pour être fidèle à sa poésie.

Toute traduction impose des renoncements. Celles-ci ne donnent qu'une idée bien atténuée de la splendeur des poèmes qu'elles interprètent. J'espère seulement qu'elles ajoutent quelques nuances à d'autres traductions françaises de Leopardi — par Arlette Estève, Jean-Michel Gardair, Philippe Jaccottet, Mario Maurin, Georges Nicole, Michel Orcel — dont l'exemple m'a guidé même lorsque je m'en suis écarté. J'ai constamment eu sous les yeux le si riche commentaire d'Alfredo Straccali, dans Giacomo Leopardi, *I Canti*, Firenze, Sansoni, « Biblioteca carducciana », [1898] 1962.

R. M.